

présenta très gentiment à la maîtresse de la maison. Elle eut une réelle extase devant Maritza, et, du coup, Caton lui fut acquis. D'ailleurs, elle parut à tous ce quelle était : un bon garçon, aux libres allures, sans aucune prétention féminine, toute entière à son art, spontanée dans ses sympathies, incapable de déguiser sa pensée, facilement railleuse, mais franchement bonne. Avec une façon d'humeur qui lui était particulière, elle se mit à raconter ses petites affaires. Ayant perdu sa mère très jeune, maîtresse souveraine au logis paternel, incapable de soumettre sa volonté, elle entendait se suffire, et n'éprouvait nul embarras à se passer de chaperon. Une vieille femme de chambre, sorte de gouvernante qui dirigeait le ménage, l'accompagnait, pour la forme dans ses sorties. Elle attendait avec impatience ses vingt-trois ans, qu'elle compterait tout haut pour vingt-cinq, afin de s'affranchir d'une tutelle inutile. Puis, ce furent de gentils projets de voisinage. Tous les jeudis soirs, on faisait de la musique chez son père. Ces dames ne pouvaient se dispenser de venir l'applaudir. Elle promit à Maritza un succès fou de beauté ; mais, cette fois, Sancède plissa son front sévère.

En dépit des natures les mieux douées, l'art n'est jamais qu'une lente initiation. Cependant, grâce à son intelligence exceptionnelle et à une application sans défaillance, au bout de trois mois, Tiomane commençait à se dégager de ses langes. Elle s'appropriait les moyens. Son exigeant professeur exprimait hautement sa satisfaction.

— Si nous continuons ainsi, dans un an, nous serons en état de nous faire entendre, dit-il un soir.

Natalia attelée à l'œuvre de son père, et éprise, au moins autant que lui, de la voix de Tiomane, montait souvent l'aider à travailler.

Cette présence si allègre apportait la gaieté à tous. Quoi qu'elle dit, quoi qu'elle fit, Natalia ne pouvait se départir de sa drôlerie naturelle. Caton, lui-même, s'oubliait à rire aux larmes en l'écoutant. Elle avait adoptée d'emblée avec les deux garçons des allures de camarades qui entendent affirmer son franc parler, les plaisantant tour à tour, attaquant, ripostant toujours en verve. Avec Sancède, la partie était aisée ; il lâchait dès la troisième réplique. Mais Guillaume s'obstinait. Et rien n'était plus plaisant que leurs escarmouches, l'un tâchant d'acculer l'autre, inventant les plus folles répliques, entassant les coq-à-l'âne, les calembours, acharnés à gagner le dernier mot, qui restait souvent à Natalia. Aussi le dimanche, après le déjeuner, si elle tardait, Guillaume dégringolait pour la chercher, et c'était une ovation à son entrée.

— Quel bon public vous faites ! disait-elle en riant. Ah ? si l'on avait cette chaleur à la salle Érard !

— Sans calembour ? demandait Guillaume.

— Avec calembour. On y gèle parfois du cœur et des pieds.

De leur côté, le jeudi soir, les voisines descendaient au premier étage. Madame de Sorgues n'avait pas refusé ce plaisir aux jeunes filles. Sa rare beauté, quoique réellement atteinte par les larmes et les privations, produisait encore de l'impression aux lumières, et, au fond de son être, la superbe Annig gardait un certain orgueil inconscient de sa figure. Son entrée produisait toujours un mouvement de curiosité admirative. Maritza fixait tous les yeux. L'aisance relative avait permis pour elle l'achat d'une jolie robe de crépon rose : cette toilette lui donnait d'indicibles joies.